

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 8 (2011)

Artikel: Sœur Félicité et Rose Gremion : deux parcours de vie au XIXe siècle
Autor: Raboud-Schüle, Isabelle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048145>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ethnologue formée à l'Université de Neuchâtel, **Isabelle Raboud-Schüle** a réalisé des inventaires de collections et des recherches pour plusieurs musées régionaux. Elle crée en 1992 le Musée valaisan de la vigne et du vin et collabore ensuite pendant douze ans à l'Alimentarium. Elle a pris les rênes du Musée gruérien en 2006.

Sœur Félicité et Rose Gremion

Deux parcours de vie au XIX^e siècle

«*Séraphine Castella de Neirivue ou sœur Félicité, sa correspondance avec son amie et bienfaitrice Rose Gremion*». Sous ce titre, le curé Rodolphe Bochud de Neirivue retranscrit et met en perspective la correspondance entre deux femmes de Neirivue, dans les années 1870.

Le curé Bochud de Neirivue a retrouvé une vingtaine de lettres que Séraphine a écrites à son amie, du 4 octobre 1868 au 25 décembre 1882. Les courriers adressés à ses parents ont disparu lors de l'incendie de 1904. L'auteur érige ces deux femmes en modèles pour ses paroissiennes, et il décrit leurs vies «comme un chemin vers la sainteté, compatible avec tous les âges et tous les états». La correspondance est imprégnée de la religiosité caractéristique de cette époque, mais

Neirivue avant l'incendie de 1904.
© Photo Charles Morel, Musée gruérien
CM-10-15-0965



mentionne en passant tous les principaux événements qui orientent la vie et l'activité quotidienne de chacune de ces deux femmes. L'une devient religieuse et est envoyée comme enseignante dans le Nord de la France, l'autre est mariée et reste toute sa vie au service des siens à Neirivue.

Des familles pieuses

Séraphine Castella est née le 13 septembre 1841 à Neirivue; elle a un frère, Dominique, et une sœur, Marie-Marguerite, de cinq ans sa cadette, puis plusieurs petites sœurs «qui ne vécurent pas longtemps». Vers l'âge de dix ans, elle est envoyée au Landeron chez un parent, Lucernois d'origine et de langue allemande. Elle fréquente une école dont l'institutrice appartient à la congrégation des Filles de Charité de Saint Vincent de Paul. De retour à Neirivue, Séraphine termine sa scolarité. Elle est bonne élève, ce que Bochud attribue aux méthodes pédagogiques de son père, Alexandre Castella. En effet, celui-ci a bénéficié à Fribourg de l'enseignement du père Girard qu'il vénère «comme un saint». Séraphine doit endosser les responsabilités familiales et assumer les travaux habituellement dévolus aux femmes dans une maison. «Etant l'aînée, elle dut de bonne heure aider sa mère, puis la remplacer après sa mort en 1859 dans les travaux de la maison: pétrir le pain, soigner le jardin, raccommoder le linge, sans oublier les plantations, les champs et les fanages. Mais c'est surtout comme modiste qu'elle manifestait son habileté, confectionnant avec art les bonnets que les femmes portaient alors.»

Rose Gremion est de quatre ans son aînée. Elle est née dans la famille Overney de Cerniat. Orpheline de bonne heure, elle est élevée avec sa sœur par un oncle, dans une famille religieuse et conservatrice. «Cette famille a donné plusieurs prêtres à l'Eglise.» Son oncle cultive le souvenir des «perquisitions faites dans la maison paternelle par les Bernois en 1848 pour trouver un jésuite caché signalé par le syndic radical de Cerniat». Rose souhaite entrer au couvent de la Maigrauge, mais son oncle en a décidé autrement et, en 1859, elle épouse Louis Gremion. Bochud explique ainsi cette union, qui contrecarre une vocation religieuse: «La famille Gremion était en relation d'affaires de montagnes avec ceux de Cerniat.» Le couple n'a pas d'enfants, mais la jeune épouse doit prendre en charge les nombreuses personnes âgées de sa nouvelle famille.



Image de la Vierge, pour livre de messe, produite à Paris et utilisée dans le canton de Fribourg, fin XIX^e – début XX^e siècle. MG-22250-01

Les deux femmes se lient d'amitié et partagent une même ferveur religieuse. Le curé se plaît à citer leur implication dans les événements qui ont pour théâtre la chapelle de l'Evi, construite au-dessus de Neirivue en 1863. Une jeune fille malade, Catherine Geinoz, commence sa guérison un dimanche de 1864, lorsqu'elle est transportée à l'Evi. Ses parents promettent de l'amener encore au sanctuaire six dimanches consécutifs, et son père confectionne une chaise pour la porter. Rose et Séraphine, parce qu'elles sont de même taille, font les brancardières et participent donc activement à ce pèlerinage et à la guérison. Le trajet du dimanche après-midi vers l'Evi reste un souvenir marquant pour Séraphine, qui le mentionne régulièrement dans ses lettres.

Départ pour le couvent

Au mariage de son frère, Séraphine se sent libérée du devoir de s'occuper de son père et de sa sœur cadette. C'est désormais sa belle-sœur qui en aura la charge dans le ménage familial. Les deux femmes ne s'apprécient pas du tout, mais Séraphine tient à son projet et se prépare à partir. «Elle reçut plusieurs demandes en mariage, entre autres de la part de M. Schaller, facteur d'orgues à Fribourg, auquel elle avait dû servir d'interprète pendant l'établissement de l'orgue de Neirivue.» Le curé aurait préféré qu'elle se marie dans la paroisse et il n'encourage pas son choix. C'est donc l'amie Rose qui l'aide dans ses préparatifs et soutient son projet de vie religieuse. Son cousin et parrain, le militaire Simon Castella¹, l'accompagne dans son voyage jusqu'à Bulle. «Elle embrasse avant de partir la statuette de la Vierge que son amie avait rapportée de ND des Ermites.²»

Trois jours après son arrivée chez les sœurs de Saint Vincent de Paul, à Bulle, la stagiaire Séraphine est propulsée institutrice pour remplacer une religieuse malade. Une semaine plus tard, Monseigneur Marillet visite l'école et félicite la supérieure pour les qualités de la jeune institutrice, détail que Bochud ne manque pas de relever pour souligner la qualité de l'école de son village. Les communications entre Neirivue et Bulle ne sont pas faciles, il faut alors faire le voyage à pied ou en char et les places sont rares dans la voiture de poste. Le père de Séraphine ne se rend au chef-lieu qu'à l'occasion d'un marché. Le 14 octobre 1868,

¹ Simon Castella (1825-1885).

² Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln, est à cette époque la destination d'un voyage de noces qui se fait le plus souvent à pied.



lors de la foire de la Saint-Denis, il rend visite à sa fille. Déjà habillée en sœur, elle lui fait croire que son statut n'est que temporaire, mais en fait il ne la reverra plus jamais. Tous les échanges se feront désormais uniquement par lettre.

Deux photographies prises à Fribourg attestent d'un voyage que Séraphine y a fait en compagnie de son amie. Rodolphe Bochud commente les deux images. Séraphine – il précise « toujours modestement vêtue » – aurait passé la tenue raffinée de son amie pour poser devant l'objectif, tout en arborant ostensiblement son chapelet de postulante. La visite à Fribourg avait pour objectif de visiter les couvents locaux, à la demande de son père, mais cette prise de contact ne modifie pas le choix de la jeune fille. Elle fait intervenir son oncle, religieux à Posat, pour demander son admission chez les sœurs de Saint Vincent de Paul. Le montant de la dot est fixé, et le départ prévu pour novembre 1868. Comme le père de Séraphine ne peut déboursier la somme exigée, c'est une certaine Madame Glasson qui va la verser, avec la participation de Rose Gremion. Au cours de l'hiver suivant, Alexandre Castella vend une vache pour rembourser une partie de cette dette. Séraphine ne cessera d'exprimer

Séraphine Castella et Rose Gremion, de Neirivue, photographiées à Fribourg en 1868. MG-22150-01 - MG-22150-02

sa reconnaissance à son amie, qu'elle nomme désormais sa bienfaitrice. Elle quitte Bulle le 30 novembre pour Paris, où elle fait son noviciat à la rue du Bac.

Désormais elle n'envoie qu'une lettre par année, au moment du Nouvel-An. Son courrier relate essentiellement ses émotions religieuses, avec de nombreux détails sur ses prières et ses dévotions à la Vierge. Elle demande à son amie de prier pour elle, lui confie le soin de veiller sur sa famille et de transmettre de ses nouvelles: «Je me permets encore une fois de vous prier de ne pas abandonner ma jeune sœur à son inexpérience et de distraire mon cher papa par quelques-unes de vos chères visites.»

Séraphine fait ses vœux et prend le nom de sœur Félicité. Elle est aussitôt envoyée comme enseignante à Denain, grosse ville minière du département du Nord. L'école catholique y est entretenue par les directeurs des

Le parrain de Séraphine Castella, Simon Castella (1825-1885), en uniforme de général de brigade de l'armée de l'Est (France), huile sur toile, par Vittori, vers 1872. T-593



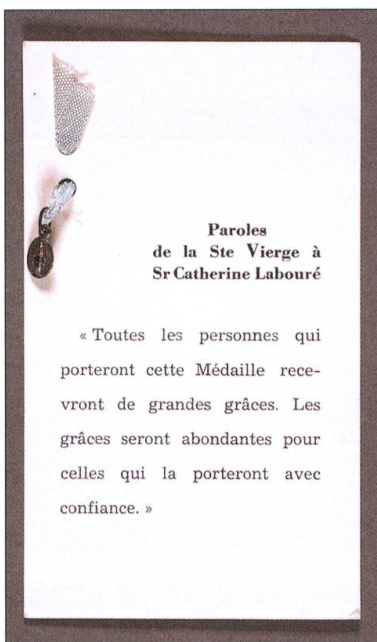
usines, au profit des enfants de leurs ouvriers. Les lettres annuelles décrivent une vie religieuse réglée, mais aussi les difficultés de l'enseignante en peine avec des élèves peu dociles. Sœur Félicité insiste toujours sur les mérites d'une vie religieuse et sur l'acceptation résignée de toutes les épreuves. Elle déplore la faible pratique religieuse des familles qui ne donnent pas de bons exemples à ses élèves. Elle n'obtient pas facilement la discipline et cherche un soutien moral auprès de son amie. «Demandez bien pour moi au bon Jésus et à sa sainte Mère que je corresponde dignement aux grâces que j'ai reçues de la bonté divine afin qu'elles m'accorde celle dont j'ai besoin – que les enfants dont je suis chargée deviennent de jeunes personnes pieuses, des chrétiennes ferventes. Elles sont un peu plus sages que l'année passée, je le dois peut-être à vos prières pour elles.» La sœur, visiblement sans soutien, est souvent exaspérée: «Ici les enfants ne savent pas prier, il faut toujours les surveiller pour qu'elles ne s'amuse pas même en se préparant à la confession comme cela s'est vu ce soir encore. Elles parlent ou se disputent s'il n'y a pas une sœur à côté d'elles. Je vous les recommande de manière particulière.» Plusieurs années de suite, sœur Félicité demande ainsi à Rose de faire dire des messes – toujours aux frais de son frère – à des dates précises, en faveur de ses élèves. Elle commente aussi le résultat et ses maigres satisfactions: «Ce n'était pas la perfection, mais le Vicaire et moi avons été assez contents.» En remerciement, elle promet d'envoyer à Neirivue des chapellets extraordinaires, bénis par des religieux belges qui ont le pouvoir de les «indulger»: «On peut gagner 500 jours d'indulgence à chaque grain.³».

A chacune ses peines

En réponse à Rose, les lettres de la religieuse révèlent les aléas auxquels la femme mariée doit faire face au village. Elle est chargée de parents malades et de pupilles, suite à de nombreux décès: sa sœur lui a laissé une orpheline de neuf mois, qu'elle va adopter. Son amie d'enfance lui recommande de veiller aussi sur deux autres fillettes dont la mère, une amie commune, vient aussi de décéder. Ces faits, relatés sans émotion, laissent deviner des situations familiales difficiles. C'est à des femmes comme Rose qu'incombe, sans discussion, le souci des personnes âgées et des orphelins de toute la parenté élargie. Pendant ce temps, sœur Félicité est

³ Dans l'Eglise catholique romaine, l'indulgence (du latin *indulgere*, «accorder») est la rémission totale ou partielle devant Dieu de la peine encourue en raison d'un péché déjà pardonné.

Médaille miraculeuse de la Vierge
avec mention de Catherine Labouré,
XX^e siècle.



plus prolixe sur les affaires religieuses. Elle compare la situation qu'elle vit avec ce qu'elle sait du canton de Fribourg pour déplorer la perte de la religion et la dissolution de maisons religieuses en France. La ville de Denain reste à l'écart du front de la guerre franco-prussienne de 1870, mais sœur Félicité reçoit à cette occasion la visite de son parrain, l'officier Simon Castella. Elle ne dit rien de la guerre, mais relate ce qui se passe sur place avec les inondations catastrophiques de l'Escaut. L'eau dévaste les bâtiments de la communauté et met à mal le commerce tenu par les sœurs, où les ouvriers, munis de bons, viennent s'approvisionner en laine, étoffes et épicerie. Les travaux de réparation bousculent la vie de l'institution, mais permettent de refaire une belle chapelle qui est «presqu'aussi grande que celle des RR.PP (Révérends Pères) Capucins à Bulle».

L'année 1877, le frère de Séraphine devient veuf avec cinq enfants en bas âge. La religieuse recommande une nouvelle fois et sans autre commentaire toute sa parenté aux soins de sa fidèle amie. Sœur Félicité préfère consacrer sa lettre annuelle à commenter la vie de l'Eglise. Lors du jubilé de 1875, des festivités ont été organisées à Neirivue, avec une grande illumination. Rien de tel à Denain, mais le diocèse de Cambrai a récolté 300 000 francs de cadeaux pour le pape.

Autre événement religieux, le décès de sœur Catherine Labouré. A sa mort sont révélées les apparitions de la Vierge qu'elle a vécues à la rue du Bac, à Paris, en 1830. Les responsables de l'ordre de Saint Vincent de Paul rédigent une biographie et font connaître largement cet événement. La diffusion de la médaille miraculeuse⁴ s'en trouve renforcée. De son côté, Rose Gremion s'enrôle dans le Tiers Ordre de Saint Vincent de Paul, une organisation de laïques affiliée aux sœurs du même nom. Elle rejoint ainsi son amie dans une fraternité religieuse commune, même si elle ne peut en assumer les obligations. En effet, dans une famille chargée d'un gros train de montagne – comme se plaît à le souligner le curé Bochud –, une femme ne peut respecter à la lettre les prescriptions sévères de l'ordre, avec de nombreuses prières et d'importantes périodes de jeûne.

Une autre lettre mentionne le décès du mari de la sœur cadette de Séraphine. Sa tuberculose a sans doute aussi contaminé la jeune veuve. Déjà résignée au décès prévisible de sa sœur, la religieuse souhaite que chacun porte sa croix courageusement. De son côté, elle estime avoir pour

⁴ La médaille miraculeuse a été frappée à d'innombrables exemplaires depuis l'épidémie de choléra de 1832 à Paris.



Rose Gremion à l'âge de 77 ans,
Fribourg, 1914. MG-22150-03

le moment de la chance dans sa vocation: les sœurs ne sont pas trop malmenées par l'Etat français et par la laïcisation de la société. En effet, l'école où elles enseignent dépend des administrateurs des usines: «Ce n'est pas qu'ils soient bons chrétiens car aucun de ces Messieurs ne pratique ses devoirs les plus essentiels, mais ils ont besoin de nous pour leur intérêt et celui des ouvriers. Ici sur une population de 15 000 âmes, à peine 300 ont fait leurs Pâques.» Sœur Félicité ne manque pas de souligner combien elle espère que la Suisse n'introduira pas l'enseignement laïc français. Le curé Bochud relève habilement tous ces éléments qui confortent une politique conservatrice: l'industrialisation rapide de Denain n'apporte rien de bon sur le plan religieux, alors que

le canton de Fribourg conserve des institutions catholiques fortes, dans l'enseignement comme dans l'encadrement de la population locale.

En 1882, l'enseignante, formée jusque-là uniquement sur le tas, va néanmoins devoir se mettre en règle et obtenir le brevet d'Etat afin de pouvoir poursuivre sa collaboration avec l'école de Denain. Elle se prépare aux examens, qu'elle réussit à la satisfaction de sa supérieure. A peine une année plus tard, la communauté déplore le décès subit de sœur Félicité, à l'âge de quarante ans, d'une rechute de pleurésie. Sa dernière lettre, écrite à l'avance à l'intention de sa famille pour le jour de son décès, est postée par la supérieure avec son livre de prières.

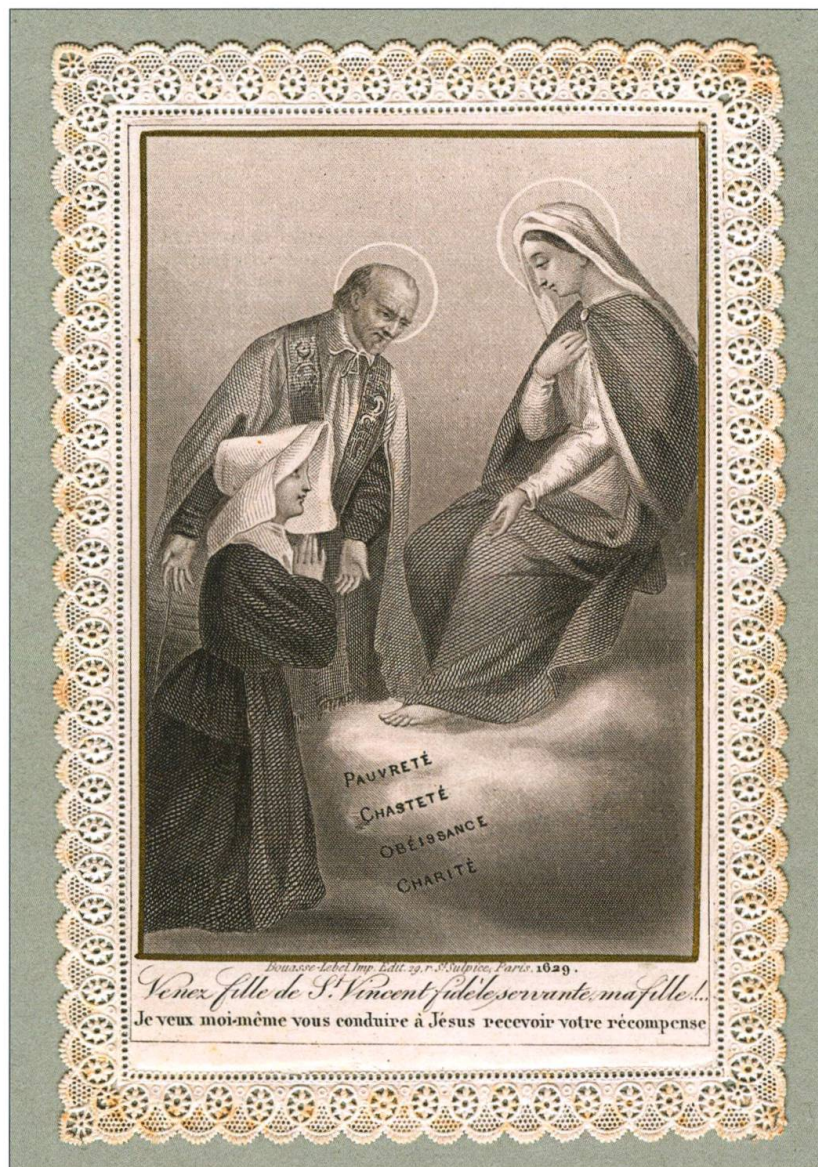


Image religieuse, imprimée à Paris et utilisée à Bulle dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le personnage masculin est Saint Vincent de Paul (1581-1660), fondateur de la Compagnie des filles de la Charité, plus couramment appelées Sœurs de Saint Vincent de Paul. MG-20056

Le curé termine son ouvrage en soulignant les nombreux engagements de Rose pour la paroisse, durant encore plus de vingt ans. Elle a fait de nombreux dons qui témoignent de sa condition relativement aisée: de l'argent pour réparer l'ostensoir après l'incendie, le montant pour le Christ du crucifix de la mission de 1907, et encore ses bijoux pour orner la statue de la Vierge lors des processions. Mariée ou religieuse, toutes deux ont vécu une vie exemplaire aux yeux du prêtre. Selon lui, chacune des deux femmes a fait honneur à Neirivue.

Des vies toutes tracées

La lecture de ce document nous permet aujourd'hui de faire quelques observations sur la vie de ces femmes. Elles appartiennent à un milieu rural bien établi et relativement aisé. Séraphine a choisi la vie religieuse dans une congrégation bien précise, seule possibilité de choisir sa voie pour celle qui souhaitait enseigner. Rose n'a pas pu le faire et illustre en contrepoint la vie d'une femme mariée, mais très engagée dans la pratique religieuse. Sur ce point, ces deux femmes se détachent sans doute de la moyenne, raison pour laquelle le curé les érige en modèles.

Pour le reste, les aléas de la vie, les décès précoces de proches et l'ordre établi ont déterminé tout ce que ces femmes ont dû faire, ce qui était habituel à l'époque. Elles s'entraident et doivent se remplacer dans un univers de tâches bien déterminées qui leur sont totalement dévolues: faire fonctionner la vie pratique de grandes maisonnées, gérer l'éducation des enfants et contribuer activement à la vie paroissiale. Il est frappant de voir à quel point la pratique religieuse relève surtout des femmes. Les hommes de ces familles apparaissent comme impliqués dans l'économie, les montagnes, les vaches, le marché ou la vie militaire. Pères, oncles, maris et prêtres décident des orientations de la vie des femmes. Tout imprégnée de dévotion à la Vierge, la religion renforce, justifie et illustre sans cesse cette position: la femme fait ce qu'elle doit faire et l'accepte avec abnégation.